

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :  
XIII : L'ascension sur le toit du Cervin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 82-85

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

XIII

## L'ascension sur le toit du Cervin

Samedi, 25 juillet.

Un peu parce que j'ai été « recalé » en histoire, un peu parce que, cette année, il fait moins chaud que d'habitude, et surtout parce que papa n'a pas envie de dépenser de l'argent, nous resterons en ville pendant les vacances.

Ainsi, je suis condamné à passer tout l'été à attendre l'automne. — Ça ne me fait pas peur : je crois même que je m'amuserai aussi bien ici qu'ailleurs. La seule chose qui m'ennuie, c'est que les copains pourraient l'apprendre. Je leur avais déjà raconté, en effet, que je ferais, en août, l'ascension du Mont-Blanc et du Cervin ; si je n'y vais pas, je risque fort de passer pour un imposteur.

Dimanche, 26 juillet.

Toute la soirée, hier, j'ai consulté les horaires des Chemins de Fer de l'Etat. Vous ne me croirez peut-être pas, mais c'est un amusement qui me plaît beaucoup : on peut, de cette façon-là, faire de très longs voyages en quelques minutes, calculer les kilomètres, apprendre le nom des stations, tout en économisant le prix des billets.

Lundi, 27 juillet.

Righetti, Bicchi et Gibelli m'ont demandé quand je partais pour le Cervin. Je n'ai pas eu le courage de leur avouer la vérité et j'ai répondu que mon départ était fixé au 2 août, à 4 heures 50. Je me rappelais très bien l'heure de ce train ; c'est le premier de la journée, sur l'horaire.

Comme Gibelli avait l'air plutôt incrédule, je me suis écrié : « Ah ! vous ne voulez pas y croire ? Eh bien ! venez dimanche matin à la gare, et vous verrez si c'est une blague ! »

Mardi, 28 juillet (soir).

C'est décidé. Le 2 août, au train de 4 h. 50, je ferai semblant de partir. Si les choses marchent comme je l'espère, les journaux parleront de moi et je me couvrirai de gloire.

Mercredi, 29 juillet.

Au galetas, il y a un réduit où je puis cacher mes provisions et préparer mon entreprise en toute tranquillité. J'ai déjà introduit dans une vieille caisse quatre kilos de pain, six boîtes de viande en conserve, des pêches et du fromage que j'ai pris au garde-manger. J'y ai ajouté presque une livre de sucre en morceaux, parce qu'on prétend

que c'est un aliment musculaire très adapté aux grandes altitudes.

Jeudi, 30 juillet.

Dans la cour, il y a une corde pour étendre le linge : en l'enroulant selon les règles de l'art, je pourrai me la mettre en bandoulière, le jour du départ. Quant au sac, c'est celui de papa : je l'ai rempli de chandails de laine, pour faire un peu de volume. Quant à la lanterne, je prendrai celle que nous employons pour aller à la cave : suspendue au sac, elle fera très bien.

Vendredi, 31 juillet.

Il m'a fallu visiter sept papeteries pour trouver, finalement, des cartes-vues de montagne.

J'ai écrit dessus : « Salutations de Courmayeur », « Du sommet du Cervin », « Du géant des Alpes », « En remontant le glacier de la Brenva », « A 4810 mètres d'altitude, je pense à vous » etc., etc.. — Puis j'y ai mis les dates, la signature et les timbres. J'adresse ces cartes à Bicchi et à Righetti, à Gibelli et à mes parents, pour qu'ils ne soient pas en souci à mon sujet. Je les ferai expédier de la Vallée d'Aoste.

Samedi, 1er août.

Me voici à la veille du grand jour. Il faut absolument que personne ne s'aperçoive de rien ; sinon, tout est perdu.

Dimanche 2 (matin).

Impossible de fermer l'œil, cette nuit. A deux heures, je me suis levé sur la pointe des pieds, habillé sans bruit et armé de pied en cap (sauf les souliers, qui auraient fait trop de bruit),

Je suis descendu par la fenêtre, en me cramponnant à la treille. Le petit mur une fois franchi, j'ai enfilé mes chaussures, et en route pour la gare !

Avec ma corde, mon piolet et ma lanterne, j'avais une allure splendide : dommage qu'à cette heure la rue soit déserte ! A la gare, il n'y avait pas une âme, et il m'a fallu attendre deux heures avant qu'ils n'ouvrent les guichets. Finalement, ils ont ouvert, et j'ai pris un billet aller et retour pour la station la plus proche, qui est Rho.

A 4 heures, Bicchi et Righetti sont arrivés pour voir si je partais vraiment ; en m'apercevant, ils ont manifesté un tel étonnement que ça m'a fait un peu de peine. Ils ne faisaient que me parler du Cervin et me demander par quel versant je monterais. Moi, j'ai répondu qu'avec la corde je pourrais grimper de n'importe quel côté.

Après avoir fait contrôler mon billet, je suis monter dans le wagon. Bicchi et Righetti avaient les yeux pleins de larmes et me saluaient de loin avec leurs mouchoirs. Pauvres diables ! Ils me faisaient vraiment pitié !

Dans mon compartiment voyageait une petite jeune fille. « S'il vous plaît, Mademoiselle, lui ai-je demandé, vous

n'iriez pas, par hasard, dans la Vallée d'Aoste ? — Non, je vais à Borgomanero », m'a-t-elle répondu. Ce n'était pas tout à fait la même chose, mais il n'y avait qu'à se résigner. Je l'ai priée de mettre mes cartes à la poste, une par jour.

Lorsque le train s'est arrêté à Rho, j'ai sauté en bas, je suis remonté sur un autre convoi et j'ai pu arriver à la maison avant que mes parents ne soient levés.

A peine rentré dans ma chambre par la fenêtre, j'ai suspendu au-dessus de mon lit un écriteau portant ces quelques mots :

*Je vais au Cervin et je reviens tout de suite.*

Puis, sur la pointe des pieds, mes souliers à la main, je suis monté me cacher dans mon réduit, au galetas.

Lundi, 3.

Blotti dans mon trou, je meurs de chaleur ; mais, maintenant que j'ai commencé, ce serait ridicule de tout planter là...

Ma disparition a mis toute la maisonnée en révolution. J'entends papa et maman aller, venir, entrer, sortir. Il semble que mon billet n'a pas réussi à les tranquilliser tout à fait.

Espérons que ce n'est que l'affaire d'un moment, et qu'ils finiront par s'habituer.

Mardi, 4.

Cette nuit, j'ai dormi sur un tas de paille de bois. A dire vrai, mon entreprise exige plus de sacrifices que je ne l'avais cru tout d'abord. Peut-être eût-ce été plus facile d'aller vraiment au Mont-Blanc et au Cervin : là, au moins, je me serais amusé, tandis qu'ici je m'ennuie mortellement. Sans compter qu'il me faut manger du pain sec plein de poussière, boire de l'eau chaude, et entendre jour et nuit une foule de personnes circuler dans la maison. Il me paraît impossible que mon absence puisse intéresser tant de gens. En vérité, je ne croyais pas être si important.

18 heures.

... Il m'a semblé entendre, il y a un moment, les voix de Bicchi et de Righetti. Ils auront certainement décrit la scène de mon départ, parce que papa leur reprochait de ne l'avoir pas averti tout de suite...

Je meurs d'ennui : impossible de rester plus longtemps enfermé dans ce réduit. Il me faut absolument sortir un peu sur le toit, au moins pour respirer. Et puis, de là-haut, je pourrai voir ce qui arrive...

Jeudi, 6.

Ce qui est arrivé hier dépasse les limites du croyable.

J'étais en train de faire deux pas sur le toit pour me

dérouiller les jambes, lorsque j'entendis un cri qui venait du jardin. Je regarde, et je vois le facteur remettre une carte postale à mon père. Celui-ci se met à courir en criant : « Une carte de Pippo, une carte de Pippo ! » A cet appel, tout le monde est accouru : maman, la servante et les voisins. Vous ne pouvez vous imaginer les commentaires que suscita cette carte, sur laquelle on lisait : « A 4810 mètres d'altitude, je pense à vous » ! Chacun voulait la voir, chacun disait son mot ; mais personne ne pouvait s'expliquer pourquoi diable elle portait le timbre de Borgomanero.

Pendant ce temps, moi, sur mon toit, je me pâmais de joie !... Jusqu'à l'instant où — allez savoir comment ! —, je perds mon équilibre, je glisse sur les tuiles, je m'étale et me trouve suspendu par les coudes à la gouttière...

L'épouvante me fit perdre la tête : je me mis à appeler au secours.

Vendredi, 7.

Aujourd'hui, papa m'a annoncé solennellement qu'on m'enverra au collège en octobre. D'ici là, on me gardera à vue et, il me sera absolument interdit de sortir de la maison. « Nous ne voulons plus nous exposer, m'a-t-il dit, à de pareilles angoisses ! »

Le plus irritant de tout, c'est qu'à tout moment il arrive une carte du Cervin ou du Mont-Blanc, toujours avec le timbre de Borgomanero ; et, chaque fois, on se moque de moi. On m'appelle « la victime du Mont-Blanc », et les voisins ont baptisé « Cervin » le toit de notre maison.

Dimanche, 9.

La « Chronique urbaine » d'aujourd'hui contient l'entre-filet suivant :

#### SAUVE PAR MIRACLE

*Jeudi dernier à 18 heures, le petit Pippo Argenti, surnommé Lablague, fils du commerçant bien connu en notre ville, s'amusa à faire de l'alpinisme sur le toit de la maison paternelle, lorsqu'il perdit l'équilibre. Il aurait été inévitablement précipité dans le vide, s'il n'avait eu la présence d'esprit de s'agripper à une gouttière. Terrorisés, les parents, avec l'aide de quelques personnes de bonne volonté, tirèrent bien vite le téméraire enfant de cette position critique.*

Finalement, j'ai réussi à faire parler de moi dans les journaux. C'est déjà une satisfaction.

Antonio RUBINO  
(trad. J. C.)

Au prochain numéro :

Les inconvénients de la vérité.